

Les Anglais marchaient en colonne serrée.

Lorsqu'ils furent arrivés à trois ou quatre cents mètres du fort, ils firent halte.

Saint-Preux, qui observait leurs mouvements avec attention, remarqua alors, non sans surprise, que leur nombre s'était augmenté depuis qu'ils avaient quitté le fort.

On voyait parmi eux une vingtaine de cavaliers. La troupe, qui n'était forte que d'une centaine d'hommes au moment de la reddition du blockhaus, comptait maintenant environ cent cinquante soldats.

En effet, par un hasard heureux, dès le second jour de sa marche en arrière, la garnison anglaise avait rencontré un détachement qui escortait un convoi de vivres destiné au fort Édouard et qui se composait d'une cinquantaine d'hommes et de vingt chevaux.

Le major Smith avait aussitôt donné l'ordre à ce détachement de se joindre à lui et de prendre, avec les fourgons de vivres qu'il conduisait, la direction du fort Sainte-Anne.

Arrivé devant la position, le chef anglais divisa sa troupe en deux sections.

Tandis que l'une dressait ses tentes et posait ses sentinelles au sud du fort, l'autre faisait un immense détour, tout en ayant soin de se tenir constamment hors de portée de fusil, allait camper au nord, près de la lisière de la forêt.

Les cavaliers gardaient l'intervalle des deux camps, observaient le fort et se tenaient prêts à prévenir toute surprise de la garnison française.

Une fois ces dispositions prises l'ennemi ne fit plus aucun mouvement ; il semblait attendre patiemment un résultat inévitable.

En constatant cette inertie des Anglais, Saint-Preux fronça le sourcil avec inquiétude.

Il ne redoutait ni une attaque ni une surprise, car il comptait sur le courage et la vigilance de ses hommes pour repousser l'un ou l'autre.

Mais, d'après la manière dont il avait disposé sa petite armée, il était évident que le commandant anglais ne méditait pas une attaque de vive force.

C'était un homme prudent, comme l'avait dit le Chasseur de bisons, et il ne voulait pas risquer inutilement la vie de ses soldats. Il comptait qu'un puissant auxiliaire allait bientôt lui venir en aide et réduire promptement les défenseurs du blockhaus. Tranquillement, l'arme au pied, il attendait que la famine eût fait son œuvre.

C'était elle qui devait lui rendre le fort Sainte-Anne, et, si les rapports de Jackson étaient exacts, le moment n'était pas éloigné où les Français exténués, mourants de faim, allaient lui envoyer un parlementaire et lui proposer de capituler.

Lorsqu'il eut compris l'intention des Anglais et qu'il eut vu les dispositions qu'ils avaient prises pour le bloquer étroitement, Saint-Preux se demanda avec angoisse quel était le parti auquel il devait s'arrêter.

Il ne fallait pas compter sur le secours de M. de Montcalm. Le retour imprévu des Anglais renversait les espérances qu'il avait pu concevoir de ce côté. Il n'avait plus de vivres que pour trois jours ; M. de Montcalm n'avait évidemment pas le temps de venir à son aide.

Devait-il essayer de se frayer un passage à main armée ?

Certes, les quarante braves qu'il avait sous ses ordres auraient eu facilement raison de l'une des deux troupes anglaises ; une sortie faite la nuit, avec vigueur, pouvait réussir.

Il aurait ainsi sauvé quelques-uns de ses soldats, mais il fallait alors abandonner le fort, et M. de Montcalm lui avait ordonné d'y tenir à outrance.

Il n'avait donc qu'un seul parti à prendre, et c'est à ce parti qu'il s'arrêta froidement, résolument.

Il réunit ses soldats et leur dit :

— Mes amis, nous sommes perdus, mais nous avons reçu l'ordre de rester ici et nous y resterons jusqu'à notre dernière bouchée de pain... Ensuite je vous prévins que je ferais sauter le blockhaus et, s'il reste quelques vivants parmi nous, ils tâcheront d'échapper aux Anglais et iront dire à M. de Montcalm que les défenseurs du fort Sainte-Anne ont fait leur devoir.

Les soldats accueillirent sans un murmure, sans une plainte, cette froide et terrible décision.

Ils retournèrent au poste qui leur avait été assigné et, l'arme au pied, comme les Anglais, ils attendirent.

Deux longs jours se passèrent.

Vers la fin de la deuxième journée, Saint-Preux appela Léveillé.

— Combien as-tu encore de vivres, lui demanda-t-il.

Le pauvre garçon baissa la tête.

— Ah ! monsieur le baron, murmura-t-il d'une voix affaiblie, nous sommes bien malheureux. J'ai eu beau réduire les rations et ne donner à ces pauvres diables que juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim. Il me reste dix onces de farine, deux livres de bœuf salé, un peu de lard et quatre pintes d'eau au plus.

Saint-Preux réfléchit un instant.

— Tu distribueras cela aux malades et aux blessés, dit-il enfin avec un soupir.

— Et les autres ?

— Les autres... tant qu'ils pourront tenir un fusil, ils resteront debout derrière la palissade... Et après... que Dieu ait pitié de nous et nous fasse la grâce de bien mourir.

Léveillé se retira lentement.

Alors Saint-Preux remarqua que le pauvre garçon pouvait à peine se traîner et s'appuyait au mur pour ne pas tomber.

— Qu'as-tu donc ? dit-il aussitôt ; es-tu malade ?

Léveillé se retourna péniblement et son maître fut frappé de la vigueur de ses joues et de la pâleur livide répandue sur son visage ordinairement si gai et si réjoui.

— Ce n'est rien, monsieur le baron, dit-il, un peu de faiblesse...

— Mais tu vas tomber, mon pauvre Léveillé, tu es dans une piètre mortelle...

— Ne faites pas attention, monsieur le baron. c'est le changement de régime...

— Le changement de régime ? s'écria Saint-Preux. Comment donc ! mais c'est-à-dire que tu meurs de faim.

— Je ne suis plus un soldat, murmura Léveillé d'un air résigné, je ne suis qu'une bouche inutile, il est juste que mon tour arrive un peu plus tôt... L'essentiel est que monsieur le baron puisse commander jusqu'au bout... et monsieur le baron doit comprendre...

— Oui, je comprends ! s'écria vivement Saint-Preux, je comprends que tu t'es sacrifié pour moi et que, depuis plusieurs jours peut-être, tu t'es privé de ta ration de vivres pour me la donner... Et tu crois que j'accepterai cela ?

Saint-Preux courut prendre un morceau de biscuit et une gourde de rhum qui étaient sur une table voisine et, les plaçant devant Léveillé :